

## Découverte des Terres australes

### Kerguelen au ministre, du Cap de Bonne-Espérance, 18 mai 1774

---

Un manuscrit de la Bibliothèque Nationales de France. NAF 9.438, f°152

Kerguelen a publié en 1782, le récit de ses expéditions dans les mers du sud, dans un ouvrage intitulé *Relation de deux voyages dans les mers Australes et des Indes, faits en 1771, 1772, 1773, et 1774, par M. de Kerguelen...* Cette relation est tardive, d'où l'intérêt de la lettre au ministre du 18 mai 1774. Kerguelen raconte sa deuxième expédition alors qu'elle vient de se terminer et qu'il fait escale au cap de Bonne-Espérance avant de traverser vers la France.

On retiendra le changement de ton à propos de sa découverte, on est loin des précédents projets merveilleux de colonisation, Kerguelen ne peut se dérober plus longtemps : « Les Terres australes que nous avons parcourues ne paraissent offrir aucune ressource, elles sont couvertes de neige presque partout... Il n'y a pas d'apparence que le pays soit habité, ... les froids âpres que nous avons éprouvés, ni les tempêtes continuelles que nous avons essuyées pendant deux mois ne permettent point de le penser ».

Mais c'est un autre extrait qui a particulièrement retenu notre attention, il concerne l'attitude de Kerguelen à Madagascar, lorsqu'il apporte son concours à Beniowski pour s'en prendre aux populations locales : « je lui ai donné 12 bons hommes, j'ai brûlé, à sa réquisition, le village et le retranchement en palissades d'un chef de ses ennemis qui était dans le cas de lui nuire par son voisinage. » Kerguelen n'assume jamais rien, les gens, les éléments et même le sort s'acharnent contre lui. Ici cette façon insupportable de se défausser : « à sa réquisition ». Décidément, Kerguelen n'avait pas l'étoffe d'un héros ni même le courage nécessaire pour commander un bâtiment.

---

Le 18 mai 1774

Monseigneur,

Vous serez peut-être surpris de savoir que je suis de relâche au Cap de Bonne-Espérance, mais la sagesse et l'expérience ne m'ont pas laissé d'autre parti à prendre. J'ai appareillé de l'île de Bourbon à la fin d'octobre, et j'ai dirigé ma route de manière à atteindre les 50 degrés de latitude sud en même temps que les 110 degrés de longitude ; mon équipage était en assez bonne santé, cependant épuisé par une maladie épidémique dont tout le monde avait été attaqué pendant la traversée de France à Maurice, et comme il n'a pas été fourni de viande fraîche à mes équipages pendant mon séjour à l'Isle de France, mes gens qui avaient le sang appauvri n'ont pu se rétablir. Cependant il fallait regagner mon vaisseau entièrement désemparé par un ouragan, mais par les soins que je prenais de faire travailler chacun son tour, et les secours soit de poisons, soit de légumes que j'ai fait fournir à mes dépens, tous le monde était en assez bonne santé.

Je reviens, Monseigneur, à ma navigation. J'ai atteint à peu près le 18 novembre le point de longitude et de latitude que je désirais. Le mauvais temps commença à nous assaillir dès cette journée, et depuis cette époque nous n'avons jamais eu deux jours de beau temps, de sorte qu'on peut dire avec vérité qu'à force de coups de vent mêlés de froid, de neige, de brumes et de glaces, je suis parvenu à la vue de mes terres le 14 décembre 1773. J'y serais sans doute arrivé quelques jours plus tôt s'il ne m'avait pas fallu ménager continuellement la corvette *la Dauphine* dont je craignais de me séparer.

Cependant malgré mes précautions, le jour de notre atterrissage, elle se sépara par la brume, et j'ai passé 4 à 5 jours à la rejoindre. Aussitôt que nous avons été ralliés, j'ai manœuvré, et pour tâcher de découvrir un port, et pour connaître ou relever les côtes. Nous avons d'abord été arrêtés quelques temps par les îles qui environnent les terres, ensuite survenaient à chaque instant des brumes épaisses qui ne permettaient pas de voir à une portée de fusil, survenaient des coups de vent terribles, pour ainsi dire toutes les 24 heures ; ces coups de vent qui nous couvraient souvent de neige nous obligeaient de mettre à sec ou de serrer toutes les voiles ; les matelots étaient gelés sur les vergues, et on en a descendu plusieurs fois avec des cordes qui étaient transits et sans connaissance, ainsi qu'il en a été

dressé des procès-verbaux. Ces brumes, ces froids et ces tempêtes continuelles ont tout à coup accablé les équipages du *Roland* qui étaient d'avance, faibles et épuisés ; le scorbut a gagné facilement ; au bout de 15 jours j'avais 60 malades. Cependant j'employais tous les préservatifs, et nous ne négligions rien pour découvrir un port. Pour cet effet, dès que le temps [le] permettait nous nous approchions de terre. Le six de janvier, M. de Rosnevet découvrit une baie. Ce jour était beau, il y envoya son canot avec deux officiers, MM. de Rochegude et Latulair, ils la sondèrent et en levèrent le plan. Ce port qui est à plus de 50 lieues de celui découvert par *le Gros-Ventre* se trouva bon, en état de recevoir plusieurs bâtiments et de les mettre à l'abri des vents qui donnent en ces parages les plus fortes tempêtes. Ces officiers en prirent possession au nom du Roi. La brume et le mauvais temps ne permirent à M. de Rosnevet de ne rallier que le 8. Le 9 au matin nous fîmes route pour aller mouiller, mais à 10 h, étant à 4 lieues de terre, nous fûmes assaillis d'un coup de vent affreux, il ne fallut pas moins que tout l'équipage pour serrer la misaine, le vaisseau était couvert de neige ; j'avais détaché la corvette *la Dauphine* pour nous précéder, elle avait envoyé le 9 son canot à terre à 6 heures du matin, le temps calme et beau, mais le mauvais temps qui dans ces parages vient comme un éclair, jeta la corvette au large, et le canot commandé par un officier pensa périr avec tout l'équipage, on n'eut que le temps de sauver le monde, et la mer anéantit le canot. Le 11, quoique nos gens fussent rebutés et écrasés de fatigue, nous fîmes encore route pour gagner le mouillage, mais les vents passèrent à ouest et devinrent contraires. Suivirent deux ou trois jours de brume et grosse mer. Le 12, M. de Ligniville, lieutenant de vaisseau et en pied, me donna la liste des malades qui passait 120 hommes, la plupart officiers mariniers et matelots. Le reste de l'équipage était fatigué et écrasé. Le vaisseau quoique neuf avait craché toutes ses étoupes, et l'eau de mer pénétrait partout, jusqu'aux soutes aux poudres et dans les soutes à biscuit par l'entrepont. Nos liures de beaupré étaient en mauvais état et faisaient craindre pour la mâture, et le vaisseau démâté en ces parages était perdu sans ressources ; le chaquet [chouquet] du grand mât tournait à chaque roulis, les jautraux [jottereaux] étaient écartés, la frégate n'était pas beaucoup en meilleur état, elle avait trois baux de rompus. Pour comble de malheur, il nous survint le 16 un coup de vent, le 17, continuation avec mer affreuse, enfin le 18, voyant mon vaisseau délabré, sans ressource, mon équipage anéanti, hors d'état de manœuvrer au milieu des dangers d'une côte, et considérant que, supposé que je pus mouiller, le nombre des malades augmenterait encore à l'ancre, dans un pays froid et humide, sans rafraîchissements et où tout se réunissait pour augmenter l'acrimonie scorbutique, que par là je ne serais peut-être pas en état de lever mes ancres ; j'assemblai alors mes officiers pour constater l'état de l'équipage et l'état du vaisseau. Il y avait trois mois que j'étais en mer, et il fallait encore un mois avant de parvenir à un port de ressources ; enfin après délibération, je me déterminai le 18 janvier à gagner au plus tôt les belles mers et le plus prochain port connu. Je prévoyais que je n'aurais à l'Isle de France aucun secours, que c'était encore la saison des ouragans, et que d'ailleurs je savais que M. de Benyowzky [Beniowski] était à la baie d'Antongil. Je jugeai à propos d'y relâcher dans la vue de lui rendre de grands services en lui laissant plusieurs effets que j'avais à mon bord, propres à son établissement. J'y arrivai le 18 février avec 200 malades. Je trouvai M. de Benyowzky dans un triste état, ayant beaucoup de malades, sans chemises, sans couvertures et sans bas pour ses hôpitaux. Je lui ai fourni de tout cela. Je lui ai laissé aussi des outils en tout genre, des chaînes de fer pour mouillage, un câble, une ancre, des instruments de labourage et des effets de canon. Je lui ai fait construire un magasin par mes charpentiers. Il n'y avait pas seulement des bâches, je lui en ai fait fournir. Il n'avait aucun bâtiment à rames, je lui ai donné une chaloupe, et M. de Rosnevet son canot. Il avait perdu du monde, il n'était pas en état de se défendre, il était en guerre, je lui ai donné 12 bons hommes, j'ai brûlé, à sa réquisition, le village et le retranchement en palissades d'un chef de ses ennemis qui était dans le cas de lui nuire par son voisinage ; enfin j'ai tout fait pour le mieux et pour le bien du service. J'y ai séjourné un mois, mes scorbutiques se sont un peu rétablis, mais le défaut de végétaux frais empêchait la parfaite guérison. J'ai appareillé de la baie d'Antongil, le 20 mars, et j'ai détaché le même jour la corvette *la Dauphine* pour l'Isle de France. J'ai relâché ici il y a huit jours, je viens d'y débarquer encore 60 malades, et je compte partir pour France dès qu'ils seront en état de faire la traversée. Voilà, Monseigneur, le détail de notre campagne. J'ai toujours agi pour le mieux, et j'ai toujours préféré le bien du service à ma gloire particulière. J'aurais pu risquer de faire mon retour par le Cap Horn, mais il y avait à parier vingt contre un que le vaisseau restait en chemin. M. de Rosnevet qui n'avait pas essuyé dans la traversée d'Europe la même maladie que moi, avait son équipage en assez bon état. Ses talents et son zèle, celui de ses officiers m'auraient engagé à détacher la frégate *l'Oiseau* pour continuer la mission, mais je n'ai pas voulu permettre à M. de

Rosnevet de faire seul un voyage si périlleux. Je me flatte, Monseigneur, que vous m'approuverez, surtout lorsque je vous déduirai de vive voix [*sic*] des obstacles imprévus qui s'opposaient à l'exécution de la route projetée, comme vous en jugerez vous-même quand j'aurai l'honneur de vous voir. Je ne saurais trop vous faire l'éloge de M. de Rosnevet, et de sa façon de manœuvrer : sa frégate ne s'est jamais écartée sans ordre hors de la portée de la voix, ni dans les brumes, ni dans les gros temps ; cela paraîtra bien étonnant, même à des marins, mais c'est une vérité que je dirai partout à la gloire de ses officiers et de ceux du *Roland*.

Nous travaillons, Monseigneur, à faire une carte réduite des côtes australes que nous avons parcourues ; cette carte comprend plus de 100 lieues d'étendue, et nous aurons l'honneur de vous la présenter aussitôt notre arrivée en France.

Les Terres australes que nous avons parcourues ne paraissent offrir aucune ressource, elles sont couvertes de neige presque partout. L'on [n'] a vu à terre que des loups marins, des pingouins et autres oiseaux de mer. Il n'y a pas d'apparence que le pays soit habité, du moins nous n'avons eu sur cela aucun indice, et les froids âpres que nous avons éprouvés, ni les tempêtes continuelles que nous avons essuyées pendant deux mois ne permettent point de le penser.

Je suis avec un profond respect,  
Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

*Signé* Kerguelen

Baie False Cap de Bonne Espérance le 18 mai 1774

\* \* \*